

Ta voix te survivra

Anne-Marie Régimbald

Numéro 304, été 2014

La chanson dans tous les sens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2014). Ta voix te survivra. *Liberté*, (304), 23–26.

Ta voix te survivra

La voix est un organe vibratoire unique qui, à l'intérieur du temps pulsé entre son et silence qu'est la musique, arrive à faire entendre l'inarticulable.

ANNE-MARIE RÉGIMBALD

L'ANNÉE PASSÉE, je n'ai pas beaucoup lu. On a beau vouloir tout faire, le temps reste la même feuille de papier inusable qui se plie chaque jour en un nombre fini de morceaux. Contrairement à ce que dit la rumeur populaire, il ne s'étire pas, il y a des heures où on croirait qu'il n'est plus que le tranchant de la feuille, où il scie même un peu la peau. J'ai plutôt opté pour une activité moins monastique, j'ai écouté et j'écoute encore de la musique. La première fois que j'ai fait le constat suivant, la mâchoire m'en est tombée : la musique me rend supportable l'idée de la mort, et la traversée de nombreuses années *amusicales* en amplifie encore la portée. Au volant, j'enterre le bruit machinal des pistons, du frottement des pneus sur l'asphalte et des mulets-vapeur sous une avalanche de sons qui font sens, parce qu'ils calment ma peur de l'automobile. Euterpe, *la toute réjouissante*, me mettrait aussi hors machine ? Bonnes raisons de vouloir retourner à l'art de sortir du temps en plongeant dans les temps. Il y a des jours où je lave la vaisselle, où je fais l'épicerie, où je range le linge plié en me mettant à l'écoute, parce que l'intensité musicale me donne l'illusion que je coupe le quotidien en rondelles, que je deviens une goutte du vinaigre qui fait grimacer les créateurs de la pelouse et les fabricants d'automobiles du vingt et unième siècle. Je suis à moins d'un doigt d'avancer cette évidence que la musique donne à entendre encore autre chose que les sons que j'entends objectivement ; elle ouvre mes écoutilles. Ensuite, quand j'arrête, le silence domestique est une serre, et les gestes que je pose, changer les draps, marcher, préparer le souper, regarder par la fenêtre, m'apparaissent dans une simplicité où le moindre bruit devient lui aussi espace, et je ne peux m'empêcher ici de penser à Deleuze, qui disait quelque chose comme : il n'y a absolument pas de silence hors de la machine musicale.

Quand je suis seule et que je prête l'oreille à la musique, étendue sur le grand divan de velours marine, je ne fais rien

d'autre. Et quand je suis avec d'autres devant un spectacle, nous nous taisons et ne faisons rien d'autre qu'écouter – par exemple, un soir mémorable à *L'oblique* – la chanteuse norvégico-canadienne Nina Nielsen, seule avec sa guitare, et tel air couplé avec telle voix et tel instrument me trouvent et laissent mon voisin de glace, comme si chaque personne avait sa propre fréquence radio. L'agencement a pour moi une telle puissance qu'il débusque le cœur dans la poitrine, le lièvre saute, mais se cogne, le pauvre n'a nulle part ailleurs où aller. La musique perce le bruit ambiant, se saisit de moi et m'emmène non pas autre part, mais plutôt me tétanise et m'ancre dans le sol, ici, maintenant. Quand je choisis *Comme un Lego* de Bashung, la lente hélicoïdale me transporte dans une géométrie que je reconnais, et qui me reconnaît, et qui pourtant chaque fois me surprend, où les mots entrent en moi par une porte dérobée, celle que les notes ont ouverte à mon corps presque défendant. Pour reprendre le vocabulaire propre à la mythologie grecque, je suis saisie et emportée. Et chaque reprise réactualise l'enfance, qui n'aime jamais rien tant que la répétition, remet l'adulte à sa place, celle de la vulnérabilité, du désarroi devant la vérité que la vérité est de la même eau que la musique, elles appartiennent toutes deux à l'ordre de l'irréductible.

J'ai un ami, abuseur du trio alcool, cigarette et café, qui dit qu'il ne faut pas abuser du quatrième art. Il est vrai que, dans son action, la musique s'apparente davantage à un ami qu'à une drogue. La partager avec un proche n'est pas comme lire le même livre ou être à table ensemble. Les mêmes notes entrent en nous en même temps, et, si le hasard veut que les sensibilités musicales soient semblables, les discussions deviennent inutiles, nous sommes en voiture. En écoutant *Over Jordan* de Papa M, nous savons que nous sommes pris en même temps dans un affect semblable. Les scientifiques diraient un peu sèchement que, chez les primates et les oiseaux, autres animaux chanteurs, la réception d'accords musicaux active le sillon temporel supérieur, ou la zone sociale du

cerveau. Ils ajouteraient que, chez les humains, la musique génère des émotions qui en stimulent les structures profondes et primitives : le lobe moyen du cervelet et l'amygdale. Je dirais qu'elle a la capacité de défaire les nœuds entre humains pour venir en nouer d'autres, en chacun, qui ne demandent pas à être défaits, qui restent là quelques heures, des poings de vie bien serrés, bien tendus, pleins de la dignité d'être vivants et uniques.

Pendant des années, donc, ça ne chantait pas beaucoup, il m'arrivait comme à tout le monde, je dirais dans une joie insecte, de siffler une mélodie ou de fredonner brusquement telle chanson ou telle autre, surprise de l'avoir gardée en boîte et me demandant en souriant d'où elle sortait, celle-là, certaine qu'elle venait de très loin, ne sachant plus très bien si c'était moi qui lui avais fait traverser le temps ou si c'était elle qui réactualisait le passé à travers moi. La musique est un lieu

J'ai donc été happée à cinquante ans par Nirvana comme j'aurais pu me noyer dans les Beatles à douze ans.

immatériel mais prégnant, elle installe dans la tête un drôle de rapport au temps, qui n'est pas de l'ordre de la profondeur, mais de la répétition incantatoire du même à travers un soi toujours changeant. Tout le monde connaît de ces airs qui collent joyeusement toute la journée au cerveau et dont on contamine ses proches. Et pour revenir encore à l'époque de mon amusie, quand la radio était allumée, j'entendais le fond sonore des notes qui, sans m'atteindre, me causait pourtant un vague malaise, comme si, en matière de réceptivité musicale, une réplique de cire qui avait pris place en moi manifestait vaguement son impossibilité de s'animer tandis que je continuais de laver la vaisselle. J'étais figée ou en état d'hibernation, je ne m'accordais pas ce temps-là, ou avec ces temps-là, et maintenant je me dis : la vie est par épisodes comme un roman de Kafka où il serait possible de laisser chez un prêteur sur gages ses mains ou ses seins ou ses oreilles, de renoncer à une partie de soi-même jusqu'à ce qu'un jour l'être sorte de la fiction et recouvre les moyens de se retrouver entier.

Je n'y pouvais rien, quelque chose s'était brisé qui n'avait rien à voir avec une quelconque vie émotionnelle, je n'avais juste pas accès à ce type d'extase métaphorique.

Et il aura fallu que de nouveau le canal soit quotidiennement ouvert pour que je souffre en retard, physiquement, des années où ça ne chantait pas. Je n'ai depuis, en tout cas, rien perdu de l'enthousiasme qui, il y a presque trois ans maintenant, m'a fait me jeter à corps perdu sur la toile, j'avais vingt ans de retard à combler, j'étais une vieille qui à l'époque usait les vinyles de *Horses* et de *Easter* et, le temps aidant, Patti Smith, David Bowie et tous ceux qui avaient survécu étaient devenus mine de rien à peine plus vieux que moi. J'aime toujours par-dessus tout entendre la voix humaine et avec plus de bonheur encore celles qui volontairement s'inclinent et se tortillent, se lovent dans l'énergie du souffle rock, plutôt que la voix des chansonniers, dont les mots occupent tout l'es-

pace, n'en déplaie aux puristes qui m'accuseraient dans l'un comme dans l'autre cas de me vautrer dans la pornographie musicale. J'avais manqué beaucoup de gros navires : au début, j'ai découvert *Noir Désir*, et, très vite, avec une maniaquerie que je croyais l'affaire des gags de musique classique, je suis devenue une *aficionada* des versions. À travers l'expérience, il me semblait que l'espace en moi s'élargissait, que ma respiration s'approfondissait, mais, c'est connu, ceux qui écrivent peuvent avoir beaucoup d'imagination et, après tout, ce n'est pas moi qui clamaï. En tout cas, une chose est certaine, un toit au-dessus de ma tête avait subitement été aspiré. Aux voix de la vie vécue, les présentes et les passées, il était tout d'un coup possible d'en ajouter d'autres, j'ai intégré la voix chantée de Bertrand Cantat aussi bien que la voix parlée de ma grand-mère, morte il y a plus de trente ans, celle de mon premier amour, mort

lui aussi il y a longtemps, ou celles de mes amis dont j'aime qu'à l'autre bout du fil ils jouent à ne pas se nommer et que je reconnais dès les premiers mots qu'ils prononcent.

Une fois le toit emporté, il a suffi de quelques coups de masse pour abattre les murs. La musique est une énergie qui circule, et l'énergie nouvelle qu'elle me transmettait, il n'y avait pas de raison d'en user avec modération. Je me suis mise à chercher à l'aveuglette, j'aimais l'état d'hyperlucidité sensible dans lequel la musique me projetait, je ne subissais plus les bruits ambiants du quotidien, j'entendais, je faisais le choix de rattraper le passé en brisant sans cesse le silence, du rap au métal au *indie* en passant par tous les gros canons qui m'avaient échappé, Metallica, *Spiderland* de Slint, Death Grips, un groupe me menait vers l'autre dans une anarchie joyeuse, de Low aux Barr Brothers à Lhassa en passant par *Volodia*, l'album-hommage d'Yves Desrosiers à Vladimir Vissotski, de *The Raven* de Lou Reed à tous les albums de Brigitte Fontaine que j'avais ratés, de Calla à Papa M

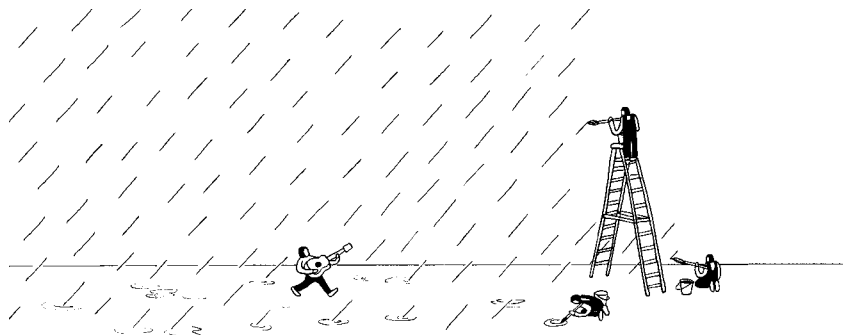
en faisant un détour par la contrebassiste Joëlle Léandre, de Nina Nastasia à Jesse Sykes et PJ Harvey et Howe Gelb, avec quelques crochets du côté du rock de l'ex-bloc soviétique et la musique nord-africaine, ma curiosité était insatiable. Plus je multipliais les expériences, plus je me souvenais être de ceux qui sont touchés par les accords qui s'emparent de la douleur et la triturent, la font tourbillonner, l'intègrent comme une bête furieuse qu'ils prennent par les cornes pour la transcender. Je ne sais plus quel dédale musical ni quel jour m'a menée, comme un petit navire lancé à toute vitesse dans l'Atlantique Nord, vers l'inévitable Nirvana. Avec vingt ans de décalage. Les mauvaises langues diront qu'il était atrocement prévisible que je m'entiche un jour d'un groupe dont le nom d'origine sanskrit signifie littéralement *extinction* (des désirs), mais on prend son pied comme on peut, l'important étant la surprise et la fulgurance du désir d'entendre et de réentendre. La chose qui me scie le plus est que Kurt Cobain – Wikipédia et l'écoute de sa musique vous le diront comme à moi – a été un fan des Beatles. Or, j'ai commencé ma vie d'adolescente en les évacuant d'entrée.

Quand j'étais en secondaire un et que j'essayais désespérément de ne me faire remarquer de personne, un garçon de ma classe qui, lui, essayait de se faire remarquer et dont j'ai oublié le visage et le nom avait invité certains d'entre nous, avant Noël, au classique party d'ados au sous-sol du bungalow familial, à Duvernay, et je me disais que, soit il y avait *miscasting*, soit le party allait être plate en chien. Il y avait eu, ce samedi soir de décembre 1973, entre autres échanges, échange de cadeaux. Je me souviens avoir choisi un paquet dont on n'avait même pas essayé de déguiser le contenu, où se trouvait l'album vinyle rouge des Beatles, et puis plus de souvenirs, ensuite je suis sortie de la fête anormalement bouleversée, sans doute la première. Je me souviens clairement de l'obscurité de la banlieue pas familière qui répondait à l'obscurité trouée que je ressentais, l'abribus aux vitres pas nettes où j'ai attendu une éternité pendant que la neige tombait autour sans m'atteindre, avec l'impression d'avoir été élue par le malin tellement le véhicule de transport en commun où je serais ensuite parfaitement seule jusqu'à Montréal – ça ne s'oublie pas – n'arrivait pas.

Seule dans la surdité du froid et de la nuit avec l'album rouge des Beatles, j'ai fait une chose incompréhensible : je l'ai posé par terre, au fond de l'abri et je suis montée dans l'autobus qui me rapprocherait d'une banlieue semblable, mais plus accueillante. J'ai pensé souvent et je pense encore à l'album rouge, à sa pochette où les quatre as vous regardent d'en haut en rigolant, bien à l'abri derrière la rampe de métal de leur balcon, et j'aime imaginer que quelqu'un à qui il était destiné, ce n'était manifestement pas moi, l'a ramassé et usé à la corde. Je savais déjà à l'époque que je faisais partie

des gens pour qui il est parfaitement normal que nous, les humains, fassions des choses incompréhensibles et, bien que la partie la plus civilisée de moi ait été choquée par l'absurdité du geste que j'avais posé, la part insensée et pourtant plus raisonnable l'accueillait avec un demi-sourire. On ne saura jamais ce qui aurait pu m'arriver si j'avais ramené chez moi le microsillon, mais à partir de là les Beatles resteraient par moi et pour moi enfermés à double tour dans un cabinet dont j'avais jeté la clé.

Le fait demeure qu'entre tous les paquets posés sous le sapin, dans ma tête devenu ou resté synthétique, j'avais choisi, à ma propre surprise, alors que je ne savais même pas qu'il occuperait un jour une place dans ma vie, le non-objet qu'est la musique. Avec le temps, mes goûts très éloignés des chansonnettes du quatuor anglais m'ont consolée de l'avortement musical de mes douze ans. Jamais je ne me suis rattrapée.



ANTONIN BUISSON

Quand on mentionne les Beatles comme étant des géants ou qu'on entend un bout tronçonné d'un de leurs hymnes à la radio, pleine de mauvaise foi, je lève encore les yeux au ciel, comme si, parlant des femmes fatales, on citait l'exemple de Blanche-Neige. À présent, j'imagine en rigolant le lutin Kurt récupérant pour ses six ans, dans une cabine d'autobus anonyme de notre pays de banlieue, le trésor en question. Il ne faut jamais rien laisser traîner.

J'ai donc été happée à cinquante ans par Nirvana comme j'aurais pu me noyer dans les Beatles à douze ans. Chaque écoute me décentrait et me décentre encore. Comme dans toute relation réussie, quelque chose m'échappe, qui me donne envie d'y revenir. Mon rapport à leur musique est de l'ordre de la javellisation, elle me lave du monde. Dès le premier contact, les mélodies intentionnellement archisimples de leurs pièces rocailleuses et sans le moindre fantôme font de toute tentative d'essayer de leur échapper, d'aller ailleurs entendre autre chose, une entreprise qui tourne à vide :

je ne supporte plus le reste, j'ai l'estomac qui boude, rien ne passe. Kurt Cobain arrive à faire sortir de sa gorge des sons très semblables à ceux de la basse de Krist Novoselic et à rythmer les mots à la manière d'une batterie, sa voix est à la fois détente et détonateur, son phrasé traîne et frôle parfois la limite du compréhensible, mais il s'en fout, l'important c'est l'énergie qui nous traverse sans discontinuer. Dans le liquide et la tiédeur de sa voix, Cobain jette d'un seul coup une boîte de clous chauffés à blanc, mais au fond ni lui ni nous en même temps que lui ne perdons quoi que ce soit du détachement qui préside à l'expérience. Comment est-ce qu'il peut arriver à un tel écartèlement, à faire passer l'organe du *growl* ou du *grunt* au velours, de l'animalité à l'humanité, tout en conservant la même texture? Personne mieux que Cobain n'arrive à me faire avaler ma propre fragilité et, au-delà, à accepter ma captivité, puisqu'il est possible d'être captive d'autres choses que de moi-même, de pénétrer un espace infini qui nous contient ensemble tout en préservant l'intégrité de chacun. Sa voix chantée me jette hors sens, sa singularité me plaque dans les câbles comme si, en soi, elle était la seule vérité recevable.


L'interprétation de Nirvana fait que les pièces de Cobain pourraient être sous-titrées *Fuck the Silence*, qu'elles court-circuitent sur trois minutes. Comme le reste du *grunge*, leur intensité prend le contrepied d'un monde où la tension du quotidien confine la vie humaine à l'absurde. Elle oblitère le grondement et la fumée des usines de bière, de béton, de matelas, de sandales ou de *fortune cookies* de Seattle, nous emprisonne mieux que la plus invivable école secondaire de banlieue. Les pièces cessent encore plus brusquement qu'elles ont commencé, elles nous rabattent sur le sol où elles nous laissent les yeux écarquillés sur plus rien du tout. La voyance vocale de Cobain survole la musique catastrophe et les paroles qualifiées par le principal intéressé de *garbage*, bouts de poèmes piqués, fragments qui résistent à l'analyse, comme une ultime consolation mélodique, voix et mélodie tentant par l'absurde la réconciliation des paradoxes de la vie humaine.

Heart Shaped Box ou *About a Girl*, dès l'ouverture desquelles on entend clairement les Beatles, ne parviennent pas à me déplaire, il m'aura fallu quarante ans et passer par Seattle pour accepter d'exister en même temps que la bande à Lennon. L'une des chansons que je préfère, *Moist Vagina*, finit comme elle avait commencé, sur une note glissée interminablement par Cobain comme un câble au-dessus du vide, et je n'arrête pas de chercher à décrire les propriétés caractéristiques de sa voix, elle résonne en moi jusque dans la nuit quand d'un coup de scalpel je me trouve réveillée, comme si violemment on m'arrachait de l'estomac du trépas et me recrachait dans l'inquiétude d'être au monde. Je suis alors le fœtus de Kurt Cobain, je prends mon iPod sur la table de chevet et, dans l'obscurité, je m'assure que je ne rêve pas, que le charme vibratoire n'est pas que le fruit de mon imagination, je place les écouteurs dans mes oreilles et je répète, encore et encore, « *I think I'm dumb, I think I'm dumb* », souvent la même pièce en boucle en me foutant du nombre exagéré de reprises et du sommeil grugé, je les accueille

dans ce qu'elles sont profondément, des rondes, des mantras, des berceuses que je réécoute pourtant sans cesse à cause de leur insaisissable inhumanité. Je me lève le matin sans une égratignure. Une autre fois, je concentre toutes les versions de *Rape Me*, celle où en bruit de fond pleure la fille de Cobain encore bébé, la bande démo où il est seul à la guitare et où on n'entend que son honnêteté, la version studio où, même habillée du son pas capable de se calmer de Nirvana, sa voix encore est étonnamment nue. J'ai vu quelque part que Cobain n'avait pas de souliers de rechange, un jour la foule en délire qui l'avait soulevé pendant un spectacle les lui a arrachés, le lendemain il était en studio en pieds de bas. Pareille, sa voix lancée à toute vitesse dans le vide n'a pas de souliers de secours. Le jour où j'ai entendu *Moist Vagina* pour la première fois est aussi celui où j'ai découvert la version qu'a créée Patti Smith de *Smells Like Teen Spirit*, une mise en lumière et une remise au monde de la chanson qui est, grâce à elle, la pièce que j'ai le plus écoutée de ma vie. Tout ce qui est contenu dans Nirvana y ressort, surtout la délicatesse, la fragilité et une énergie aérienne qui ne sont pas, au départ, nécessairement perceptibles.

J'allume souvent la télé par réflexe, la télé est comme la loterie, on n'y gagne jamais. L'autre matin, je suis tombée sur une émission féminine où une *femme* de trente-sept ans, allongée sur un lit articulé, se faisait injecter en direct dans les joues un liquide dont j'ai oublié le nom et qui est, paraît-il, l'enfant plus intelligent du Botox. Je me suis dit trente-sept ans, c'est bien jeune pour être déjà vieille, tandis que l'*homme* ganté de latex, qui à ce moment-là piquait les pommettes de la femme de manière répétée, me répondait en disant qu'il faut s'y mettre avant que (je ne sais plus quel mot il a employé) les dommages ou les ravages du temps soient trop grands, qu'en tout il enverrait pour cette fois dans le visage de la volontaire une dose de trois seringues. Et il faudrait recommencer d'ici deux ans. À la station concurrente, le chef d'un grand restaurant montréalais montrait en direct la technique pour réussir le parfait coulis de rhubarbe, précisant qu'elle pouvait être appliquée à n'importe quoi, de la fraise au melon à la tête de politicien, l'ajout est de moi. Je me suis tranquillement fait une petite cure de jeunesse musicale, pendant laquelle il m'a comme toujours été permis de croire que je suis comme la musique envolée, sans corps visible, mais plus que réelle. Là, tout de suite, je réécoute *Oh Me*, la reprise presque acoustique de la chanson des Meat Puppets :

*Would you like to hear my voice
Sweetened with emotion
Invented at your birth?*

*I can't see the end of me
My whole expanse I cannot see
I formulate infinity
Store it deep inside of me.* 

Anne-Marie Régimbald est traductrice et réviseuse linguistique.